

ANNEXE 3 : INTERVIEW DE SARAH COLASSE

Comment est née l'opération Art à l'école ?

En fait, au départ, le CDWEJ qui est maintenant ékla, est vraiment né pour faire en sorte que les spectacles jeune public puisse avoir un lieu. À l'époque, c'était dans les années 80, les spectacles jeune public allaient dans les écoles, dans les salles de gym, dans les bibliothèques, dans les endroits qu'il fallait occulter, etc. Les deux centres dramatiques, Pierre de Lune à Bruxelles et CDWEJ, maintenant ékla en Wallonie, sont vraiment nés en partie pour faire en sorte que ces spectacles aient des conditions professionnelles : être montrés aux enfants et que les enfants viennent au théâtre, qu'il y ait cette démarche d'aller au théâtre. C'est quand même différent de sortir de l'école, d'aller au théâtre, un lieu un peu sacré, etc. que de concevoir le spectacle à l'école. Ce qui est chouette aussi. Donc, les deux centres sont nés dans cet objectif-là.

Tout de suite, Marie-Claire Tonneaux et Michel Van Loo, les anciens directeurs du CDWEJ, ont voulu qu'il y ait du « faire » à côté du « voir » et donc qu'il y ait de la pratique : des formations pour les futurs enseignants, des formations pour les enseignants et des ateliers dans les écoles, des moments d'animation. Du coup, soit on pouvait prolonger un spectacle, soit se voir avant, soit avoir un projet tout à fait singulier à l'école, etc. L'outil que j'ai pu reprendre en 2004 était fort de tout ça.

Avant 2004, il y avait l'opération *L'École en Scène*, un projet qui nous avait permis de faire rentrer de la pratique : organiser des résidences d'artistes dans les écoles du secondaire. C'était la Fondation Roi Baudouin et le Ministre de l'Enseignement secondaire et des Arts et des Lettres à l'époque qui avaient proposé ça.

Grâce à cette opération et grâce à tout ce qu'a fait ékla, on a mis sur pied l'opération *Art à l'École* qui a en fait simplement structuré les choses, les a précisées et en a fait un parcours jalonné : un parcours avec des formations qui réunissent artistes-enseignants et médiateurs culturels (partenaires culturels). Ce sont des formations qui permettent aux adultes de se lancer dans un parcours artistique avant que les enfants ne connaissent cette expérience. Ça permet pour eux de savoir ce que c'est, de se mouiller sur le plateau, de découvrir la danse, de découvrir le théâtre, etc. Ça permet une sorte d'empathie et ça permet un partenariat artiste-enseignant. C'est ça qui fait toute la magie de cet atelier. C'est que cet enseignant et cet artiste vont être dans l'humilité, dans la rencontre, dans l'ouverture.

Non seulement l'enseignant n'est plus le maître dans ce cas-là mais il n'est plus le seul maître à bord. Donc le fait d'ouvrir sa porte et d'avoir une autre personne, un adulte qui vient et du coup dont il doit se mettre au diapason et qui a aussi un impact sur les élèves, sur les jeunes, ça met l'enseignant dans une toute autre posture. L'objectif, c'est les jeunes. Et ça demande parfois de réajuster des choses, de partir dans des compromis. L'objectif, c'est les jeunes et c'est d'emmener les jeunes dans un processus, de donner avec grande exigence, d'être à la fois dans une grande écoute de ce que ces jeunes vont donner, de ce qu'ils vont proposer à partir du processus, de l'univers, etc.

L'opération *Art à l'École* est née comme ça, de cette envie en tout cas de travailler avec des artistes en création. Mais que ces artistes ne soient pas que dans l'école. Ce qui est très intéressant aussi, mais c'est autre chose. Travailler avec l'artiste qui est en création par ailleurs, ça permet vraiment d'être cohérent avec ce qu'on défend. On les emmène dans un processus singulier, une recherche singulière. Donc cet artiste doit être lui-même en processus ailleurs et en-dehors de l'école, ça c'est important. Et alors l'un nourrit l'autre.

Comment qualifierait-on ces enseignants qui déposent un dossier pour l'opération Art à l'École ?

D'audacieux, quand même. Parce que ce n'est pas évident, je trouve. Le projet est exigeant. L'enseignant est obligé de venir en formation. Il y a également ces moments de rencontres où parfois ils viennent de loin. Il y a des moments de réunion aussi. Le fait d'avoir ces rencontres, ces réunions, ces formations, etc., c'est que chacun prenne conscience aussi que son projet fait partie d'un ensemble, d'un réseau. Ça peut donner encore plus d'importance à ce qu'il se passe chez soi, dans sa classe, dans son école, dans son village. On peut se dire : « En fait, on fait tous la même chose, différemment, mais on fait tous la même chose et c'est important ce qu'on fait ». Il ne faut pas croire, ça donne plus de poids aux enseignants, auprès de leur direction, de leurs collègues, etc. Ils font partie d'un vaste projet qui est piloté par une structure et pas qu'une seule structure puisqu'il y a tous les centres culturels qui nous accompagnent.

Ces enseignants, il faut quand même qu'ils osent. Je vois beaucoup d'enseignants qui se retrouvent avec des classes et qui se disent « Oulala ! » parce que, par exemple, ils remplissent leur candidature et puis seulement l'année d'après ils ont leur classe. Et là, ils se disent « Oulala ! Est-ce que ça va aller avec cette classe ? ». Il y a une sorte de courage, quand même. Et je pense que les enseignants sont portés par ce qu'il se passe, ils sont soutenus. On

essaye en tout cas vraiment de les soutenir. Ils sont formés aussi. Ce courage est récompensé d'une certaine manière parce que le jeu en vaut la chandelle.

Tous les mots ne peuvent pas traduire ce qu'on reçoit là. Parce qu'il se passe vraiment quelque chose. Pour la danse aussi, c'est rempli d'émotions. Une journaliste m'a dit : « Je ne suis pas quelqu'un d'émotif. Mais là, ce que j'ai reçu, à un moment donné, j'ai eu les larmes aux yeux. J'ai eu une émotion que je n'ai jamais eue lors d'un spectacle professionnel ». Il y a des choses comme ça qui se passe, très régulièrement. C'est lié, je pense, à l'authenticité dans laquelle l'enseignant et sa classe se retrouvent à un moment donné. On reçoit quelque chose de très vrai. Ils donnent et on reçoit. Et les élèves donnent quelque chose de très profond.

Ce don, cette profondeur, je crois bien qu'ils existent en grande partie grâce au fait que ce sont des artistes en création qui sont dans ce processus authentique. Ils ne sont pas entrain de mettre en place des recettes. Oui, ils ont des outils, biensûr. Mais ils ne sont pas là-dedans. Ils se mettent en danger, quelque part. Et ils savent ce que c'est que de se mettre en danger, puisqu'ils le font par ailleurs.

Notre objectif à nous, structure, qui engageons ces artistes, c'est de proposer de l'art, de l'art pour l'art. Que ces enfants aient accès à l'art, à une matière artistique. Après on sait, il y aura plein de bénéfiques collatéraux, comme dit Bernard Grosjean. D'office ! De la cohésion dans les groupes, de la diction, de la présence, etc. Nous avons eu un moment très émouvant aussi où l'enseignant a dit après : « Je peux vous dire que ces enfants, au début de l'année, ils ne parlaient pas. Ils ne voulaient pas parler. » Mais ça ne doit pas être l'objectif. Sinon, on plonge dans l'instrumentalisation, même inconsciemment. C'est pour ça qu'on ne vise pas de résultats, il ne faut pas abuser le résultat. C'est le processus qui est important et il faut le rappeler. Nous, notre rôle de médiateur alors à ékla, c'est de veiller à ça.

Comment l'enseignant doit-il être par rapport à ce projet ? La réponse est là : dans cette ouverture, cette ouverture vers l'inconnu. Car c'est ça la démarche artistique, c'est de l'inconnu. On ne sait pas ce qui va émerger. C'est intéressant : comment cette matière va quand même être liée aux apprentissages ? Mais ça ne doit pas être l'objectif. Ce qui est intéressant, c'est d'avoir cette ouverture pour se voir, pour profiter pleinement de l'avis de l'artiste mais du coup, aussi, de prendre sa place d'enseignant. Il ne s'agit pas d'aller corriger ses contrôles au fond de la classe, d'aller faire un tour à ce moment-là. Ça, non, on l'interdit. La condition sine qua non, c'est que l'enseignant doit être là avec l'artiste et qu'il doit prendre sa place d'enseignant. La majorité du temps, les enseignants font avec les enfants, comme on l'a vu. Ils sont avec et ils prennent leur rôle de professeur. Ils connaissent leurs jeunes. La question est : comment ce partenariat doit s'articuler pour que chacun prenne sa place ?

Imaginons l'enseignant qui donne lui-même des ateliers-théâtre, sans passer par un partenariat artiste-enseignant. Qu'est-ce qu'on y gagnerait ? Qu'est-ce qu'on y perdrait ?

Ce sont d'autres types de proposition. Moi personnellement, c'est ce que j'ai vécu et ça a bouleversé ma vie d'adolescente. Et ça a bouleversé la vie de centaines, de milliers peut-être d'adolescents. C'était un enseignant qui donnait ses ateliers à sa manière. Pour moi, c'était un enseignant-artiste. C'était juste fabuleux. C'est d'autres types de proposition. Nous, nous devons être cohérents par rapport à notre projet, à ce que nous proposons. Mais ce qui est beau, justement, c'est de voir comment les choses continuent sans nous. Puisqu'on doit faire attention à ne pas être à chaque fois dans les mêmes écoles, à faire en sorte que le plus d'écoles wallonnes profitent. Ce qu'on aime bien, c'est de voir que les enseignants vont chercher des moyens ailleurs pour faire en sorte que les artistes reviennent. On part du principe que c'est vraiment intéressant que l'artiste vienne dans l'école. Mais après, les choses peuvent se poursuivre, tant que ces jeunes ont l'occasion de s'ouvrir, d'être dans cette joie !

Existe-il des projets théâtraux ? Et chez les plus petits ?

Il y en a beaucoup. La moitié de nos projets sont en théâtre. En général, pour les premiers, deuxièmes maternelles, on propose surtout de la danse. Donc les projets théâtraux sont à partir de cinq ans, en troisième maternelle, et ça va jusqu'à la sixième secondaire. Il y a vraiment beaucoup de demandes liées au théâtre.

Là aussi, c'est intéressant de voir l'attente par rapport à un projet théâtre. Et puis de voir finalement : « Ah, c'est ce théâtre-là qu'on fait ? ». C'est beau de voir aussi cette ouverture de la part des enseignants et des enfants. Je pense à un artiste qui demande chaque fois, avant tout atelier : « Pour vous, c'est quoi le théâtre ? ». Et c'est intéressant d'avoir toutes les interprétations des uns et des autres.

Les enfants vont aussi voir des spectacles, ils vont tous voir des spectacles. Comme ça, on fait en sorte qu'ils aient une pratique mais qu'ils aillent voir des spectacles aussi. Ce qui les relie tous est qu'ils aient tous pratiquer durant l'année. Et je pense que ce dénominateur commun fait en sorte qu'ils sont dans une écoute et une disponibilité toute particulière. J'ai l'impression que ça les relie, inconsciemment.

Quel rapport ces enfants du cycle 5-8 ans entretiennent-ils avec le théâtre ?

De manière générale ? La majorité de ces enfants, malheureusement, n'a pas l'occasion d'aller au théâtre. Et j'ai l'impression que dans les classes, c'est de moins en moins présent. Voilà, je n'ai pas fait d'étude sur le sujet, je n'ai pas lu d'études probantes sur le sujet non plus. Mais je pense par exemple à l'école de ma fille et j'entends peu qu'on fait du théâtre.

Quand je parle de nos projets, ça reste quelque chose d'assez exceptionnel, comme un cadeau. Or, ce n'est pas juste. Ça ne devrait pas exister. Ça devrait être quelque chose qui existe, qui fait partie de toutes les écoles, qui est prévu par la Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est ça qui n'est pas juste, en fait. Que ce soit quelque chose d'exceptionnel. Quand on voit tous les impacts que ça a.

En théâtre jeune public, il y a des choses magnifiques qui circulent mais pas assez. Ou ce sont toujours les mêmes écoles qui y vont et d'autres qui n'ont pas l'occasion. Non, j'ai l'impression que c'est trop peu présent, en fait. Là, on est à 55 projets mais on refuse la moitié. On a plus de 100 demandes qui nous sont faites mais on n'a pas assez de moyens pour y répondre, alors qu'on est le Centre scénique de Wallonie pour l'enfance et la jeunesse.

Pouvez-vous nous raconter une anecdote ?

J'en ai énormément. Ça pullule dans ma tête !

Je vais vous parler d'une expérience récente qui m'a bouleversée.

L'année dernière, Julie Bogaert, chorégraphe, a travaillé avec deux écoles de Charleroi : une école dans le cycle 5-8 ans et une école secondaire. Un moment donné, elle s'est dit que ce serait bien que les élèves des deux écoles se rencontrent.

Dans l'école secondaire, ce sont des élèves en décrochage scolaire, situation qu'on peut imaginer délicate : ce sont des adolescents, donc « des grands ». A l'école fondamentale, les élèves vivent dans une grande précarité et des situations qu'on n'imagine même pas.

Julie les a fait se rencontrer : les petits se sont racontés aux grands et les grands se sont racontés aux petits. L'enseignante du secondaire m'a dit : « Quand les élèves sont revenus, ils étaient bouleversés par ce qu'ils avaient entendu. »

Puis, ils sont arrivés sur scène, une classe et puis l'autre, très vite les grands ont chacun été chercher un petit. Ils sont tous venus la main dans la main sur le plateau de Charleroi Danses : une magnifique responsabilisation naturelle ! Les enseignantes ne

devaient même plus s'occuper des petits : par exemple, un grand accompagnait d'office un petit aux toilettes. Ces comportements étaient d'une grande beauté !

La chorégraphe les a invités à danser ensemble. Il y avait un jeu de portés. Le grand prenait le petit et tous en même temps sur le plateau, ils occupaient tout l'espace.

Quand on sait, quand on imagine ce que ces petits vivent, quand on voit ce soutien, cette affection des grands : « Je te porte, je te prends, je te prends avec moi, tu peux compter sur moi. » Waw, j'ai les larmes aux yeux rien qu'en te parlant. C'est d'une force ! Et là tu te dis « Waw ! », car il y a tout, là. Il y a ces petits qui reçoivent quelque chose de magnifique et qui donnent aussi parce que se laisser porter, dans le mouvement comme ça, il faut être en confiance, il faut lâcher quelque chose aussi. Puis ces grands qui prenaient leur responsabilité, qui s'occupaient, qui prenaient soin de ces petits, dans la danse. Et les mouvements... C'était magnifique, vraiment. Parce que c'était très vrai, très authentique. Et l'univers de l'artiste est magnifique. C'était très précis, aussi. On voyait qu'elle les avait emmenés dans un processus très clair, mais avec leurs propres mouvements. C'étaient les mouvements des jeunes.

C'est mon plus récent souvenir vraiment marquant.

D'où vient ce côté « vrai », « authentique » que vous citez, si, au théâtre, nous partons du postulat que tout est « faux » ?

C'est-à-dire que, pour moi, c'est un espace qui n'est pas un espace du faux parce que c'est, quelque part, quelque chose qui se rejoue en fait, d'une certaine manière. Est-ce que le jeu est du faux ?

Moi, le faux faux me dérange, justement. Je crois que ça va être dans la justesse de la présence, la justesse du propos, etc. Rien que la présence physique de l'individu sur la scène, que ce soit du théâtre professionnel ou du théâtre par les enfants, peut toucher le spectateur. On peut nous donner à voir et à recevoir et pour ça, il faut qu'il y ait de la profondeur, de la vérité.

C'est plutôt une question de fond que de forme, en fait. On rejoue, donc ce n'est pas la vie réelle mais on rejoue quelque chose de la vie, donc c'est faux, ce n'est pas vrai. Mais en même temps, le défi au théâtre, c'est qu'il faut que ça nous paraisse vrai. Qu'est-ce qui va être mis en œuvre, mis en jeu, pour que ça fasse vrai ?

Que pensez-vous du jeu, en général, dans le développement de l'enfant ?

As-tu entendu parler de Céline Alvarez et de son livre « Les lois naturelles de l'enfant » ? Pour elle, le jeu est fondamental dans les apprentissages.

De mon point de vue, tout doit passer par le jeu, tout. Tout doit être jeu au départ, d'une manière ou d'une autre, d'une manière toute subtile, parfois. Le plaisir, c'est la clé de tout, je trouve. Et on le voit ici dans nos projets.

Mais je pense à des enseignants qui sont particulièrement ludiques justement dans leurs approches, en maternelle, en primaire et en secondaire. Ça fait tout le changement : être dans le plaisir, être dans le sens, etc. Qui dit jeu, dit ensemble, aussi. Quand on va jouer, c'est jouer ensemble. Du coup, c'est partager. On n'est pas alors individualisé dans nos apprentissages. On est ensemble, on apprend ensemble. Et pour moi, ça change tout.

Je réfléchis à des choses que je fais avec ma fille pour faire ses devoirs, par exemple, j'essaye toujours d'être dans le jeu et d'être soi-même dans le plaisir, en fait et de se dire : « Aller, on y va ! ».

Mais regarde la réalité dans laquelle sont beaucoup d'enseignants : beaucoup d'élèves, beaucoup d'agitations, ... Après, il faut faire avec tout ça mais peut-être d'autant plus ! Ce n'est pas évident. J'ai l'impression qu'au plus on passe par le jeu, au plus on va avoir l'intérêt, la curiosité, le plaisir, la joie des apprenants et au plus c'est gai aussi pour l'enseignant.